

Le Bureau présente

Isabelle CARRÉ

Ramzy BEDIA

UNE VIE AILLEURS

UN FILM D'OLIVIER PEYON

SORTIE NATIONALE LE 22 MARS 2017

2017 – FRANCE – VF – 1h36 – SCOPE – 5.1

Matériel téléchargeable sur www.hautecourt.com

CONTACTS

PRESSE

Florence Narozny
6, place de la Madeleine – 75008 Paris
Tél. : 01 40 13 98 09
florence.narozny@wanadoo.fr

PROGRAMMATION

Martin Bidou et Christelle Oscar
Tél. : 01 55 31 27 63/24
martin.bidou@hautetcourt.com
christelle.oscar@hautetcourt.com

PARTENARIATS MÉDIA ET HORS MÉDIA

Marion Tharaud et Pierre Landais
Tél. : 01 55 31 27 32/52
marion.tharaud@hautetcourt.com
pierre.landais@hautetcourt.com

DISTRIBUTION

Haut et Court
Laurence Petit
Tél. : 01 55 31 27 27
distribution@hautetcourt.com
www.hautetcourt.com

SYNOPSIS

C'est en Uruguay que Sylvie retrouve enfin la trace de son fils, enlevé il y a quatre ans par son ex mari. Avec l'aide précieuse de Mehdi, elle part le récupérer mais arrivés là-bas, rien ne se passe comme prévu : l'enfant, élevé par sa grand-mère et sa tante, semble heureux et épanoui. Sylvie réalise alors que Felipe a grandi sans elle et que sa vie est désormais ailleurs.

ENTRETIEN AVEC OLIVIER PEYON

D'où est née l'idée du film ?

De plusieurs envies : celle de tourner en Argentine que je connais bien, et celle de raconter l'histoire vraie d'un ami enlevé par son père et qui avait été « contre-enlevé » quelques années plus tard par le meilleur ami (et futur mari) de sa mère. Son histoire faisait écho à des films phares pour moi comme « Paris, Texas », de Wim Wenders, « Un Monde parfait », de Clint Eastwood, ou « Les Enfants volés » de Gianni Amelio. Je me suis donc attelé à ce projet, mais, comme souvent au cinéma, il a énormément changé. J'ai finalement tourné en Uruguay, pays voisin de l'Argentine, et le sujet, plutôt axé sur le désir de paternité, a considérablement évolué avec l'invention des personnages de la tante et de la grand-mère uruguayennes pour finalement donner le beau rôle aux femmes.

Justement les personnages féminins ont une importance considérable... aussi considérable que celle de Mehdi, l'assistant social.

Dans la première version du scénario, Sylvie, le personnage d'Isabelle Carré n'existait quasiment pas. J'avais surtout envie d'écrire un beau personnage masculin. Mais peu à peu, comme souvent dans mes films, les femmes se sont imposées. (rires) On pourrait dire que je m'éloignais d' « Un Monde parfait » pour me rapprocher de la légende du roi Salomon dans la Bible, qui ordonne de couper en deux un enfant que deux mères se disputent. L'une des deux se jette à ses genoux en le suppliant de n'en rien faire : elle préfère laisser son enfant à l'autre femme que de le voir mourir. Le roi parvient ainsi à identifier la vraie mère et lui rend son enfant. J'avais cette légende en tête tout au long de l'écriture. Dans mon film, la notion de maternité est justement plus flottante. Le vrai sujet du film est peut-être cette question de la maternité : c'est quoi être mère ? La meilleure mère est-elle celle qui donne la vie ou celle qui sait s'occuper de l'enfant ? Ce fameux instinct maternel existe-t-il ? Dans cette histoire, Mehdi, qu'interprète Ramzy, est une sorte de Salomon moderne ! (rires) Tout le film est construit à partir du regard qu'il porte sur les autres protagonistes.

Un regard en constante évolution : Mehdi commence par prendre fait et cause pour la mère, Française, qui vit sans contact avec son fils depuis quatre ans, avant de nuancer son jugement lorsqu'il constate que l'enfant est très heureux entre sa tante et sa grand-mère.

Au départ, il trouve légitime qu'un enfant vive avec sa mère. Il n'a eu que la version de Sylvie et pense que l'aider à récupérer son enfant est une cause noble et juste. Mais lorsqu'il découvre ces deux femmes formidables que sont Maria et Norma, la tante et la grand-mère, il devient moins catégorique et se pose la seule question qui vaille : qu'est-ce qui est bien pour l'enfant ?

Sylvie, la mère française qu'interprète Isabelle Carré, projette carrément d'exfiltrer son fils...

Pour les couples binationaux qui se disputent un enfant, c'est souvent le seul moyen que trouve un des parents pour récupérer son enfant rapidement. Il existe des accords entre certains pays, mais, à partir du moment où l'enfant a la double nationalité, les justices de chaque pays peuvent entrer en concurrence. L'avantage est à celle du pays où l'enfant vit désormais, enlevé ou non ; la stabilité de l'enfant étant privilégiée. Plus les mois passent, plus il devient compliqué de le récupérer légalement. J'ai rencontré en Uruguay une Française qui n'a jamais pu revenir en France avec ses enfants car son mari uruguayen avait saisi la justice (alors qu'il s'était lui-même enfui avec eux quelques temps) ; elle a dû rester vivre là-bas pour continuer à être avec ses enfants. La question de la fuite s'est posée mais finalement elle n'a pas voulu leur faire vivre un nouveau traumatisme.

« Je ne savais pas comment faire avec mon fils, je m'énervais souvent contre lui », confesse Sylvie... Même si on la sent prête à tout pour récupérer son enfant, elle culpabilise un peu de n'avoir jamais été une « bonne » mère - en tout cas selon l'image qu'elle s'en est forgée.

Son mari était maître d'hôtel dans un palace, elle était serveuse, ils travaillaient ensemble. Elle a sûrement dû faire beaucoup la fête, elle aimait rire, boire. Elle ne rentrait pas forcément dans les cases de ce qu'on appelle « une mère parfaite ». Elle aimerait sûrement l'être maintenant pour rattraper le temps perdu, elle essaie de s'appliquer, mais elle est trop dans l'urgence pour vraiment y arriver, et puis tout ça est un peu faux, ça ne lui ressemble pas, elle essaie de correspondre à des codes de la maternité, qui ne sont pas la réalité. C'est quand elle découvrira la façon qui lui correspond, sans fausseté, qu'elle deviendra vraiment mère, c'est à dire à être à l'écoute des besoins de l'enfant et arriver à évaluer ce qui est le mieux pour lui. Je dis « devenir mère » mais ça pourrait très bien s'appliquer aux pères. Je devrais dire « devenir vraiment parent ».

María, la tante du petit garçon, possède, au contraire, cet instinct maternel qui manque à sa mère naturelle.

Mon premier documentaire était sur Elisabeth Badinter, qui s'est fait connaître par son essai « L'amour en plus » où elle remettait en cause l'existence même de cet instinct maternel. La fibre maternelle, oui, mais quelque chose d'inné, présent en toute femme de façon automatique, non. J'avoue que ses écrits m'ont nourri ainsi que ma propre expérience de parent. Ensuite il y a eu ces débats autour du mariage pour tous, les relents de retour en arrière de la Manif pour tous, je trouvais important de revenir sur ces thèmes. Qu'est ce que c'est qu'être parent ? Est-on un meilleur parent parce qu'on a mis un enfant au monde ? On sait très bien maintenant que non.

Pourquoi avoir souhaité cosigner le scénario avec Cécilia Rouaud, la réalisatrice de « Je me suis fait tout petit ».

Je connais Cécilia depuis longtemps. J'ai monté plusieurs de mes films avec son frère Fabrice Rouaud, monteur entre autres de Bertrand Bonello, j'adore les documentaires de son père Christian Rouaud - dont les « Lip » et « Tous au Larzac ». Je connaissais bien l'univers de Cécilia, sa façon tendre mais sans complaisance de décrire la fratrie et la famille. Je voyais aussi comment elle se débrouillait dans sa vie de mère. Tout ça m'a amené à lui proposer de travailler avec moi. J'avais déjà écrit plusieurs versions et j'avais besoin de son regard neuf. Je peux parfois être un peu sec, presque dur dans mon écriture. Or, je voulais un film chaleureux. Je savais que Cécilia m'apporterait ce mélange d'humour et de bienveillance dont elle sait entourer ses personnages.

Vous évoquiez le désir de tourner en Argentine. Pourquoi avoir finalement choisi de réaliser le film en Uruguay ?

Les premières versions ont été écrites en Argentine avec l'aide d'un ami et réalisateur argentin, Franco Verdoia. Je me sentais à l'aise pour travailler là-bas car c'est un pays totalement dépaysant mais finalement assez proche tant il est imprégné de culture européenne. Nous avons donc fait beaucoup de repérages en Argentine, avant que je rencontre Fernando Epstein, le producteur de « Whisky », le premier gros succès international du cinéma uruguayen. J'ai absolument voulu travailler avec lui comme coproducteur (le producteur français étant Bertrand Faivre - Le Bureau) car sa manière de faire était totalement en adéquation avec la nôtre : des films sans forcément beaucoup de moyens, mais où on sentait une énergie et une nécessité vitale. On parlait la même langue. J'ai commencé des repérages en Uruguay (qui est

culturellement et géographiquement très proche de l'Argentine, un peu comme la Belgique et la France) et j'ai trouvé cette petite ville incroyablement cinématographique : Florida.

Avez-vous tout de suite pensé à Isabelle Carré pour le rôle de Sylvie ?

Oui. Je l'avais beaucoup aimée dans « Le Refuge », de François Ozon. Elle y montrait quelque chose de dur et de naturaliste qui me plaisait beaucoup. J'ai souhaité lui proposer ce rôle que j'estimais à contre-emploi : elle est, au début du film, un peu antipathique, sèche et insaisissable. Le personnage de Sylvie est dans l'urgence : quatre ans qu'elle n'a pas vu son fils, alors elle n'a plus le temps de composer ni d'être aimable. J'ai d'ailleurs demandé à Isabelle de baisser la tonalité de sa voix et d'être toujours en mouvement. C'était mon petit soldat, elle était prête à tout, elle me rassurait et me structurait. Je pense que je la rassurais aussi.

On a peu l'habitude de voir Ramzy dans l'emploi qu'il occupe ici...

Je n'ai pas pensé à lui tout de suite. Je ne pensais à personne d'autre d'ailleurs, je ne trouvais pas. Je cherchais un acteur qui ait une vraie virilité sans avoir peur de sa sensibilité, quelqu'un qui ait un rapport généreux aux gens et surtout aux enfants, quelqu'un que je n'ai pas l'impression d'avoir déjà vu dans ce rôle. Bref je ne trouvais pas... C'est Isabelle qui m'a donné la clé. Elle venait de tourner avec Ramzy dans « Les Vents contraires », de Jalil Lespert, et m'a raconté à quel point il était formidable. Il n'y avait qu'une scène et pourtant il était impressionnant. Je lui ai envoyé le scénario et j'ai eu la chance qu'il accepte tout de suite.

On n'a quasiment vu Ramzy que dans des comédies, mais c'est un grand acteur, très délicat, d'une intelligence, d'une sensibilité rare et d'une extraordinaire générosité. Lors des essais caméras, j'ai été frappé par sa cinégénie. Il irradie l'écran.

Et voir Isabelle et Ramzy jouer ensemble était un vrai cadeau. Ils avaient envie de faire ce film ensemble, ils voulaient encore plus de scènes tous les deux d'ailleurs, ils me disaient « Réécris-nous une scène, réécris-nous une scène ». (rires)

Isabelle Carré et Ramzy sont justement deux natures d'acteurs très différentes. Comment avez-vous travaillé avec eux ?

Assez simplement, en faisant avec ce qu'ils sont : Isabelle est une bosseuse qui a besoin de connaître son texte sur le bout des doigts, qui a appris l'espagnol pour le rôle, qui veut jouer, jouer, jouer. Elle me disait souvent : « Allez, on y va, on joue ! ». Ramzy est plus dans l'instant. Son plus gros

travail a été d'accepter de s'ennuyer. (rires) Il n'y avait rien à faire dans cette petite ville de Florida, lui qui vit toujours à 100 à l'heure, entouré d'amis ou de sa famille. Je lui disais « C'est ça ton travail sur le rôle : apprends à t'ennuyer, baisse la cadence, profite. » Ça le faisait rire, mais il a joué le jeu. Il a été également formidable avec Dylan et les autres enfants, il sait vraiment y faire avec eux. La scène où il leur propose de monter dans sa voiture, par exemple, est en partie improvisée. Ramzy leur balance son texte d'une telle façon qu'à ce moment-là, les gosses ne jouent plus du tout. Ils hurlent vraiment pour grimper dedans !

Comment avez-vous trouvé Dylan Cortez, le petit garçon qui interprète Felipe ?

Au départ, je tenais à ce que l'enfant parle français. J'ai donc écumé les lycées français d'Uruguay et de Buenos Aires et j'ai fini par retenir un garçon un peu gauche qui me touchait. Je n'avais pas retenu Dylan que je trouvais presque trop parfait et qui, surtout ne parlait pas un mot de notre langue. C'est mon producteur, Bertrand Faivre, qui m'a conseillé de l'inclure dans le casting final avec quatre autres enfants – dont mon préféré. Alors que ce dernier s'est montré très décevant, Dylan s'est révélé impressionnant, mature, concentré, enjoué. C'était un tel plaisir, ces essais. Du coup je l'ai choisi et il a appris le français.

Dylan est déjà comédien, il joue au théâtre, et dans beaucoup de publicités. Mon travail avec lui a consisté à gommer son côté professionnel, à lui apprendre à prendre du plaisir sur toute la longueur d'une scène, vu qu'il avait l'habitude de plans courts dans la pub. Mais il s'est vraiment montré en demande et à l'écoute, c'était impressionnant. Il a douze ans aujourd'hui et vient de remporter le prix du meilleur espoir de théâtre dans son pays. Il était souvent à mes côtés quand on tournait car il veut devenir réalisateur. Il parlait technique avec les techniciens et, l'instant d'après, courait rejoindre ses copains. C'était vraiment un moment rare et joyeux que de le regarder évoluer.

Parlez-nous de María Dupláa ...

J'avais écrit le rôle de Maria pour Erica Rivas que je connais depuis une dizaine d'années. Après le succès international des « Nouveaux Sauvages », de Damiàn Szifron, où elle joue la mariée dans le sketch final, Erica n'était plus disponible, et j'ai dû lui chercher une remplaçante. Comme Dylan, je n'ai pas tout de suite retenu Maria qui me paraissait trop jeune (elle a quinze ans de moins qu'Erica) et surtout elle ne parlait pas français, mais sa photo s'était retrouvée par erreur dans le tas des comédiennes parlant français... C'est à nouveau mon producteur qui m'a donné l'idée de la rencontrer en voyant une émission de télé avec elle. Je suis allé faire des essais à Buenos Aires car elle

est Argentine. Contrairement à beaucoup de comédiens qui arrivent sur un casting avec leur peur, leurs doutes et qui, quelque part, vous imposent leur vécu – ce qui est bien compréhensible vu l'exercice difficile qu'est le casting – Maria était là, présente, absolument dans l'instant et dans le rôle. Elle n'essayait pas de me séduire ou d'être bonne, elle était... tout simplement. Je l'ai donc choisie aussitôt, j'ai réécrit le rôle, je l'ai rajeunie et lui ai inventé un père argentin pour légitimer son accent un peu différent de l'accent uruguayen. Et, comme Dylan, elle a appris le français. C'était assez marrant d'ailleurs, la prépa du film : un vrai institut de langue avec moi, Isabelle, Ramzy et moi qui apprenions l'espagnol, et Maria, Dylan et aussi Lucas Barreiro (qui joue Hector) qui apprenaient le français. Je les voyais quotidiennement pour répéter et évaluer leur progrès. (rires)

Quant à Virginia qui joue Norma, j'ai eu un véritable coup de foudre. On l'a vue dans « Les Toilettes du pape », d'Enrique Fernandez et Cesar Charlone. Je l'ai rencontrée le dernier jour des repérages et casting, quelque mois avant le tournage. C'était même la dernière heure avant de reprendre mon avion. J'avais vu toutes les grands-mères possibles d'Uruguay et d'Argentine, j'avais fait beaucoup d'essais, répété avec toutes ses comédiennes, et quand elle est entrée, c'était elle. Contrairement à d'habitude je lui ai donné la réplique directement, on a joué plusieurs scènes ensemble, c'était de mieux en mieux. L'heure tournait et j'allais rater mon avion mais, à travers Virginia, c'était la première fois que je sentais mon film s'incarner (je n'avais pas encore travaillé avec Isabelle et Ramzy) A la fin, je l'ai prise dans mes bras et lui ai juste demandé si elle acceptait d'être dans mon film. Je pense qu'elle s'est demandée qui était ce Français bizarre (rires) mais elle était une évidence... Et j'ai filé à l'aéroport.

Au final, j'ai l'impression qu'il n'y a pas deux mais cinq rôles principaux. Chacun existe vraiment je crois. C'est finalement un drôle de film où rien ne s'est passé comme prévu, ni le tournage en Argentine, ni les comédiens envisagés, mais au final je sais que c'est bien mieux.

Travaille-t-on différemment dans un pays dont on ne maîtrise pas parfaitement la langue ?

Je ne parlais pas du tout espagnol, jusqu'à présent je me débrouillais en anglais avec mes amis de là-bas. Je l'ai appris pour faire le film. Je tenais absolument à tourner avec les gens de Florida : les policiers du film sont les vrais policiers de Florida, le curé, Luis – l'hilarant vendeur de voiture qui est garagiste dans la vie –, la propriétaire de l'hôtel... Il me fallait donc maîtriser leur langue pour échanger. Heureusement pour moi, l'espagnol est une langue assez facile et l'accent de là-bas plus simple à comprendre pour nous que celui d'Espagne.

Ce qui est compliqué ce n'est pas tellement de parler dans une autre langue mais de parler dans trois langues en même temps : une partie de l'équipe était française mais ne parlait qu'anglais, le gros de l'équipe uruguayenne ne

parlait ni français ni anglais, les acteurs non plus, à part María Dupláa, et Ramzy parlait un peu espagnol. Donc je faisais l'interface en passant d'une langue à l'autre pour que tout le monde se comprenne, c'était parfois vertigineux et je finissais par faire des phrases qui mélangeaient les trois langues. (rires)

Comment les habitants de Florida ont-ils réagi ?

L'Uruguay est un petit pays de trois millions d'habitants. Il s'y tourne beaucoup de publicités mais seulement trois ou quatre long métrages par an (contre quatre-vingt-dix en Argentine et deux cent cinquante en France). Autant vous dire que beaucoup d'Uruguayens se demandaient pourquoi on venait tourner là plutôt qu'en Argentine. Ils étaient à la fois perplexes et flattés. On m'a raconté que sur une chaîne nationale, les chroniqueurs se moquaient de nous en se demandant pourquoi ces 'Locos' (fous) de Français avaient choisi les décors d'Uruguay a priori moins impressionnants que les décors d'Argentine – ce qui est faux, d'ailleurs !

En tout cas, on a été accueillis à bras ouverts par la ville et la population de Florida. Le fait de parler espagnol, de passer du temps avec eux comme je l'ai fait en repérages, y a beaucoup contribué. On était vraiment heureux d'être là, de pouvoir tourner chez eux et ils l'ont senti.

Le fait d'associer la population à tous les niveaux du film a aussi joué : nous avons des techniciens choisis parmi les villageois, des acteurs... Et puis nous étions tous mélangés, sans barrières. Isabelle était logée dans le même hôtel modeste que tout le monde (vu qu'il n'y en avait qu'un (rires) et qui sert d'ailleurs de décor au film). Elle se promenait avec ses enfants qui l'avaient rejointe sur le tournage et tout le monde l'appelait « la Madre » dans la rue, allusion à son rôle dans le film.

Je pense que la scène de la communion a été décisive pour notre acceptation. Nous avons tourné pendant deux jours dans et devant l'église avec trois cents figurants, tous de Florida. J'ai essayé de tourner la scène de la communion de façon dynamique pour que les figurants, qui n'avaient pas l'habitude du cinéma, ne s'ennuient jamais. Avec mon assistante, on trouvait des trucs pour les amuser, les intriguer, alors même qu'on tournait une scène sérieuse : le moment où Sylvie découvre son fils pour la première fois depuis quatre ans. On jouait avec la chorale qui s'est égosillée pendant des heures. En fait, on faisait le show, on ne coupait jamais entre les prises. Avec Alexis mon chef op', on courait dans l'église pour mettre en place Ramzy, Isabelle, et refaire les scènes en continu. Les figurants étaient comme au spectacle. Je pense qu'ils se sont amusés, et l'ambiance chaleureuse du film vient aussi de là. On a définitivement été adoptés ce jour-là : dès le lendemain, tout le monde nous arrêtait dans la rue ou les cafés pour nous parler. Les gens avaient le sourire, ils parlaient vite, je ne comprenais pas tout mais je me suis dit qu'on avait réussi quelque chose.

Vous avez enchaîné quatre documentaires entre 2009 et 2014. On sent que le documentariste n'est jamais loin en vous...

J'adore que le documentaire nourrisse la fiction et vice et versa. Il faut savoir saisir l'imprévu et se nourrir du réel, adapter son histoire aux lieux et à l'énergie des gens autour. C'est particulièrement vrai pour « Une vie ailleurs » que je considère comme l'aboutissement de mon travail avec Alexis Kavyrchine, mon chef opérateur. Nous avons tourné cinq films ensemble et la forme que nous avons trouvée pour celui-ci me semble vraiment en adéquation avec notre travail précédent – ce qu'il sait faire et ce que j'aime.

On a le sentiment que plus le film avance, plus la mise en scène devient ample.

C'était mon souhait. Nous avons utilisé une nouvelle caméra portée qu'il était possible de séparer en deux. Alexis, qui est grand, en portait une partie dans son sac à dos reliée à l'autre qu'il tenait à la main. Ça lui permettait d'être à la fois très mobile et réactif sans cette sensation de caméra épaule. Nous n'avions quasi aucune machinerie ni lumière car nous voulions tourner très vite. On avait calé tout notre plan de travail sur la lumière du soleil si particulière dans ce pays. La chaleur du film vient aussi de là. Et à l'intérieur de ce cadre délimité par le soleil, on pouvait tourner très rapidement en mettant la priorité sur les comédiens. On a eu un mois pour faire ce film, ce qui est très peu, il a fallu donc choisir des options qui, à l'arrivée, font la valeur du film, je crois. En tout cas plus le tournage avançait, et plus on sentait qu'on se déployait, comme nos personnages principaux en fait. Alexis, le chef op' était de plus en plus en osmose avec Isabelle, on était comme un trio. C'était assez organique tout ça. On se développait ensemble. (rires)

La voiture est assez extraordinaire...

C'est un des personnages du film ! Elle appartient en réalité à un apiculteur de Florida et sert à transporter des ruches. Elle n'a vraiment plus de porte, j'ai joué avec ça dans le scénario. Je me nourris toujours du réel, je fais avec ce que l'on me propose. En l'occurrence, c'était un peu dangereux parce que c'était vraiment une vieille voiture, nous courions le risque qu'elle tombe en panne et que tout le tournage s'arrête. Ça n'est arrivé qu'une fois.

Quelles que soient les erreurs commises par chacun des personnages, il passe énormément d'amour dans ce récit, de chaleur.

Chacun devait avoir des raisons d'agir que l'on puisse comprendre et... pardonner quelque part. C'est la boîte dans laquelle Norma conserve des souvenirs de Felipe petit et qu'elle donne à Sylvie. Norma sait qu'elle a mal agi, elle n'a pas pu s'en empêcher et, malgré tout, elle a entassé inconsciemment tous ces objets dans le but de les rendre un jour à la mère. Et elle vit dans la hantise du jour où celle-ci apparaîtra.

Mais l'Uruguay joue également un rôle dans cette douceur et cette chaleur que vous évoquez. On y croit encore à la culture, à l'égalité entre hommes et femmes, une question sur laquelle le pays travaille beaucoup, malgré le machisme des pays latinos. En y arrivant, j'avais le sentiment de revenir des années en arrière. De retrouver une douceur qui n'existe plus en Europe. Je n'ignore pas les problèmes de ce pays mais il y a quelque chose de particulier, loin de toute esbroufe. C'est un pays qui a eu à sa tête pendant cinq ans José Mujica, dit pépé Mujica qui continuait à vivre dans sa ferme au bout d'un chemin en terre. Dans la capitale Montevideo on sent un vrai dynamisme culturel et théâtral.

On est loin des problèmes de radicalisation dont vous parlez dans « Latifa, le cœur au combat », le documentaire consacré à Latifa Ibn Ziaten, la mère du militaire français assassiné par Mohammed Merah, que vous êtes en train d'achever avec Cyril Brody.

Oui c'est vrai, aux antipodes mêmes. Je pense que le tournage heureux d' « Une Vie ailleurs », l'atmosphère chaleureuse du film s'est paradoxalement nourrie des événements dramatiques qui se sont passés en France. J'étais en repérages en Uruguay pendant les attentats de novembre, loin de ma famille qui vivait dans ces quartiers attaqués. Je suis rentré et j'ai enchaîné en tournant une première partie du documentaire sur Latifa Ibn Ziaten. J'ai tourné avec Cyril Brody pendant un mois en plein Paris. Le sujet, l'atmosphère, les gens qu'on filmait, tout était lourd, dur. Autant dire que quand je suis reparti ensuite tourner « Une Vie ailleurs », l'Uruguay m'est apparu comme une bouffée d'oxygène, c'était comme un monde disparu, encore paisible, où le bonheur était encore possible. J'ai profité de chaque instant de mon tournage là-bas, j'avais conscience de ma chance, comme les cinq membres français de mon équipe. Je pense que les Uruguayens ont senti notre joie à être avec eux dans l'instant présent, à faire avec eux, jouer avec eux, et ils nous ont bien rendu cette chaleur. Quand on me dit que le film est chaleureux, ça me touche énormément car il rend compte de notre état du moment, heureux, grave, et lucide ; un état de bonheur précaire et éphémère avant le retour en Europe. Tourner cette histoire où les personnages se comprennent à la fin, où ils parviennent à trouver une façon de vivre ensemble ou, en tout cas, essaient d'y parvenir, prenait soudainement un écho particulier pour nous.

BIOGRAPHIE DE OLIVIER PEYON

Après des études d'économie puis de cinéma, Olivier Peyon réalise quatre courts-métrages sélectionnés dans de nombreux festivals dont : *JINGLE BELLS* en compétition à la 54^{ème} Mostra de Venise, *CLAQUAGE APRÈS ÉTIREMENTS* à Clermont-Ferrand ou *À TES AMOURS* primé entre autres à New York.

Parallèlement, il traduit plus de 150 films pour le cinéma dont ceux des frères Coen (*Fargo*, *The Big Lebowski*, *O'Brother*, *Intolérable Cruauté*), Ken Loach (*Le Vent se lève*), Stephen Frears (*High Fidelity*, *The Hi-Lo Country*), Danny Boyle (*Trainspotting*, *Petits meurtres entre amis*, *Une vie moins ordinaire*) ou encore *Quatre mariages et un enterrement*, *Dans la peau de John Malkovich*, *Coup de foudre à Notting Hill*, *Usual Suspects*, *Scream* et la série *Les Experts*.

En 2007 sort son premier long métrage *LES PETITES VACANCES* avec Bernadette Lafont et Claude Brasseur. Il a réalisé deux documentaires pour la série Empreintes, l'un consacré à Élisabeth Badinter et l'autre à Michel Onfray. En 2013 il réalise *COMMENT J'AI DÉTESTÉ LES MATHS*, en lice pour le César du Meilleur Documentaire. En 2016, il réalise avec Cyril Brody un documentaire consacré à Latifa Ibn Ziaten, qui sortira au mois de septembre 2017. *UNE VIE AILLEURS*, tourné en Uruguay avec Isabelle Carré et Ramzy Bédia, est son deuxième long-métrage de fiction.

FILMOGRAPHIE

- 2017 *LATIFA LE CŒUR AU COMBAT* (long métrage documentaire)
- 2017 *UNE VIE AILLEURS* (long métrage)
- 2013 *COMMENT J'AI DÉTESTÉ LES MATHS* (long métrage documentaire)
- 2010 *MICHEL ONFRAY, philosophe citoyen* (documentaire)
- 2009 *ÉLISABETH BADINTER, à contre-courant* (documentaire)
- 2006 *LES PETITES VACANCES* (long métrage)
- 2001 *CLAQUAGE APRES ÉTIREMENTS* (court métrage)
- 2001 *À TES AMOURS* (court métrage)

1997 *JINGLE BELLS* (court métrage)

1996 *PROMIS, JURÉ* (court métrage)

LISTE ARTISTIQUE

Sylvie Isabelle Carré

Mehdi Ramzy Bedia

Maria María Dupláa

Felipe Dylan Cortes

Norma Virginia Mendez

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Olivier PEYON
Scénario et dialogues	Olivier PEYON et Cécilia ROUAUD
Producteur	Bertrand FAIVRE
Coproducteurs	Alexander et Philippe AKOKA
Producteurs associés	Agustina CHIARINO et Fernando EPSTEIN
Montage	Tina BAZ
Image	Alexis KAVYRCHINE
Musique originale	Nicolas KUHN
Costumes	Bethsabée DREYFUS et Adriana LEVIN
Maquillage	Stéphanie Selva
Son	Julien SICART
Montage son	Dominique VIEILLARD

LE BUREAU présente un film d'**OLIVIER PEYON** avec **ISABELLE CARRÉ – RAMZY BEDIA – MARÍA DUPLÁA – VIRGINIA MÉNDEZ – DYLAN CORTES – LUCAS BARREIRO** – un scénario d'**OLIVIER PEYON** et **CÉCILIA ROUAUD** image **ALEXIS KAVYRCHINE** montage **TINA BAZ** son **JULIEN SICART – DOMINIQUE VIEILLARD – JULIEN PEREZ** musique originale **NICOLAS KUHN** costumes **BETHSABÉE DREYFUS – ADRIANA LEVIN** direction de production **JEAN-CHRISTOPHE COLSON** produit par **BERTRAND FAIVRE** coproduit par **PHILIPPE AKOKA – ALEXANDER AKOKA – AGUSTINA CHIARINO – FERNANDO EPSTEIN** une production **LE BUREAU** en coproduction avec **FILM FACTORY** en association avec **MUTANTE CINE – TV5MONDE – COFINOVA** avec la participation de **OCS – CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE** et le soutien de **LA PROCIREP-ANGOA**

